ALLEMAGNE : aujourd'hui, les étudi

La montée du mouvement radical de la jeunesse en Allemagne occidentale se poursuit depuis deux ans. Elle a atteint son point culminant à Berlin-Ouest les 17-18 février 1968 avec la tenue du « Congrès Vietnam » et la manifestation de 20.000 personnes pour le soutien à la révolution vietnamienne.

Comment en est-on arrivé, à partir de ces manifestations, à l'attentat contre le dirigeant estudiantin Rudi Dutschke, et à l'action des jeunes contre la presse capitaliste d'Axel Springer?

UNE CAMPAGNE D'EXCITATION IGNOBLE...

Le fait dominant de ces deux derniers mois, c'est la campagne d'excitation systématique et ignoble que la presse de ce magnat, ancien S.A. de Hitler, maître de 40 % des quotidiens tirés tous les jours en Allemagne occidentale et de 70 % des quotidiens tirés à Berlin-Ouest, avait déclenchée contre l'aile marchante du mouvement étudiant, le *Sozialistischer Deutscher Studentenbund* (S.D.S.) exclu par la social démocratie allemande en 1961.

Cette hystérie se déclencha dès le lendemain de la manifestation du 18 février. Elle était si forte que même l'administration municipale de Berlin-Ouest et ses dirigeants sociaux-démocrates se laissèrent entraîner. Une « contre-manifestation » fut organisée sous le slogan « Pour la liberté et la démocratie ». Ses participants étaient à tel point fanatisés qu'ils se mirent à passer à tabac tous ceux qui ressemblaient à des étudiants. Un photographe portant la barbe fut confondu avec Rudi Dutschke — qui n'en porte point — et grièvement blessé ; il dut se sauver dans une voiture de police qui l'emmena d'urgence à l'hôpital.

Voici quelques manchettes ou extraits d'articles de la presse de Springer au cours de cette période :

« Il faut en finir avec la terreur et l'émeute. » — « Arrêtez tout de suite la terreur des jeunes rouges. » — « Combien de temps tolérerez-vous encore que nos jeunes gens soient excités par des agitateurs rouges qui remettent en question nos lois ? » — « On ne peut pas... abandonner toute la sale besogne à la police et ses autopompes... »

Le *Bildzeitung*, le principal quotidien de Springer qui est diffusé à 4,5 millions d'exemplaires, justifia l'appel à la population en posant la question : « Nos juges dorment-ils ? Nos politiciens dorment-ils ? »

Les juges et les politiciens n'étaient point endormis. Les premiers venaient d'acquitter le policier qui avait tué délibérément un étudiant le 2 juin 1966, lors de la manifestation contre le shah de Perse. Les seconds n'avaient pas manqué de pousser les mêmes cris d'indignation que la presse Springer.

Le chef du groupe social-chrétien au conseil municipal de Berlin-Ouest, Amrehn, s'écria lors d'une session publique de ce conseil : « Finissez-en avec cette agitation ! ». Le bourgmestre social-démocrate de Berlin-Ouest en appela à la population, lors du « Congrès Vietnam » de février dernier : « Regardez-moi cette racaille, regardez bien leur physionomie ». Cette « racaille » (« diese Typen »), ce furent notamment l'écrivain Peter Weiss, célèbre dans le monde entier, un médecin ouest-allemand qui fait du travail humanitaire auprès de la population éprouvée du Sud-Vietnam ; des professeurs de diverses universités allemandes ; Ernest Mandel, rédacteur en chef de *La Gauche* ; des représentants de la population noire des Etats-Unis, etc., etc.

... CREE LE CLIMAT QUI CONDUIT A L'ATTENTAT

La *Bildzeitung* de Springer mit dans la bouche d'un prétendu « ouvrier du bâtiment » la formule que voici, lourde de signification : « Dutschke, ennemi du peuple n° 1 — Dehors, toute cette bande ! » L'ennemi du peuple n° 1 », c'est la formule par laquelle on désigna au cours du III° Reich les Juifs et d'autres « éléments de décomposition ».

Les mêmes idées, les mêmes sentiments, provenant de la même source empoisonnée, se retrouvèrent évidemment chez des gens politiquement moins formés et moins engagés. Des témoins oculaires de diverses manifestations du S.D.S. (et de la contre-manifestation « pour la liberté et la démocratie *(sic)* », entendirent des cris comme ceux-ci :

« Tous ces sales étudiants, qu'ils se mettent à travailler honnêtement. » « Il faut jeter en prison tous ces étudiants. » « Ce qui vous manque, c'est une vraie dictature qui vous oblige à travailler au lieu de manifester. » « Des communistes ou des étudiants, c'est tous les mêmes. » « Il faut les fusiller tous. » « Ces cochons-là, il faut les envoyer au four crématoire. » « On a oublié de vous gazer. » « Toute cette bande au four crématoire. »

L'éditorialiste de l'hebdomadaire *Der Stern*, Sebastian Hafner, a noté une série d'exclamations, que le S.D.S. a rendues publiques dans une documentation consacrée à l'agitation estudiantine actuelle.

C'est de ces lectures que s'était abondamment nourri Joseph Bachmann lorsqu'il décida de tuer Rudi Dutschke dans les conditions que l'on sait.

UNE RIPOSTE IMMEDIATE ET MAGNIFIQUE DES ETUDIANTS

La riposte des étudiants allait cependant démontrer que la gauche ouest-allemande dispose à nouveau — pour la première fois depuis trente-cinq ans ! — d'un potentiel de combat et de riposte immédiate. En l'espace de quelques heures après l'attentat, des milliers de jeunes Berlinois se rassemblèrent autour de l'imprimerie Springer, en bloquèrent les sorties, firent éclater les vitres et mirent feu aux camions. A Francfort, un millier d'étudiants pénétrèrent dans le théâtre municipal pour protester contre l'attentat qui frappa leur dirigeant le mieux connu.

Le lendemain, la riposte s'amplifia et s'étendit à toute l'Allemagne occidentale. On compta 10.000 manifestants à Berlin, 5.000 à Hambourg, plusieurs milliers à Francfort, à Munich, à Essen, à Hanovre, à Stuttgart. Partout l'action se concentra autour des imprimeries du trust Sprin-

ITALIE : la lutte des étudiants a

Dans le courant du mois de mars le Groupe communiste révolutionnaire, section italienne de la IV° Internationale a tenu son congrès. Nos lecteurs pourront lire la thèse préparatoire à ce congrès dans Quatrième Internationale (n° 33, avril 1968, p. 60). Cette importante réunion a été marquée d'abord par le développement des luttes étudiantes dans les principales universités italiennes et ses incidences sur la stratégie de construction du parti révolutionnaire.

Le rapport introductif présenté par le camarade Livio Maitan partait de la constatation fondamentale que le phénomène de constitution d'une avant-garde parmi les nouvelles générations prenait **des dimensions sociales.** Le mouvement étudiant est, bien sûr, hétérogène et la situation d'étudiant n'est que transitoire. Ainsi existent à l'Université plusieurs catégories de jeunes qui poursuivent des objectifs sensiblement différents. Mais l'intervention autoritaire de l'Etat, qu'aucune perspective de réussite (individuelle ou sociale) ne vient rendre supportable a créé une situation explosive à l'Université qui est, au-delà des différenciations sociales qu'il faut y constater, une concentration importante de forces.

Ce fait a permis précisément que la lutte des étudiants ait une portée objectivement anticapitaliste ; à partir du moment où cette lutte est passée de l'Université à la rue, elle a, par son développement extra-parlementaire, perturbé l'équilibre de toutes sortes de systèmes politiques préconstitués. En même temps, le mouvement des étudiants avait une portée profondément antibureaucratique, débordant, voire même subordonnant à sa logique et sa dynamique, les organisations traditionnelles.

Un autre élément important et fondamental : l'expérience du mouvement étudiant a contribué et contribue à enrichir la thématique d'un programme transitoire. Ceci est exprimé par la formulation du « **pouvoir étudiant** » qui a une double résonance tant comme slogan générique que comme indication d'une finalité. Le « **Pouvoir étudiant** » a pris la forme d'un mot d'ordre de caractère transitoire capable de mettre des masses en mouvement dans un sens objectivement anticapitaliste et partant de leur niveau actuel de maturation politique et de mobilisation.

Mais dès maintenant apparaissent les exigences objectives de la lutte ; en premier lieu le mouvement étudiant va devoir exprimer les formes d'organisation et de direction (ou d'autodirection) différentes du système de la démocratie des assemblées permanentes pour parvenir à une démocratie « opérative ». Se pose en même temps le problème des cadres dirigeants capables de faire assimiler à l'ensemble du mouvement l'expérience collective de la lutte. Ceci implique également l'existence d'une organisation politique des étudiants regroupant non pas tous les participants à la lutte mais tout au moins les éléments les plus conscients et les plus expérimentés.

Enfin, le mouvement étudiant ne pourra avoir à la longue un développement positivement anticapitaliste s'il n'est pas en mesure de s'insérer dans un mouvement (de